

Le contexte

* Contexte littéraire et culturel

Le Grand Siècle : la monarchie absolue de Louis XIV

Les Caractères de La Bruyère permettent au lecteur de se plonger dans l'univers de la Cour de Louis XIV. Ils apparaissent comme un témoignage des intrigues nouées durant le règne de celui que l'on surnommait **le Roi Soleil**. Lorsque décède le cardinal Mazarin en 1661, le jeune Roi décide d'instaurer une monarchie absolue. Il entend être l'autorité suprême du Royaume et de prendre en charge, personnellement, toutes les affaires importantes de l'État. Afin d'éviter les frondes (mouvements de révoltes des seigneurs) et les dissensions, il réunit autour de lui, à **Versailles**, dès 1682, quelques hommes de confiance pour le conseiller.

Des milliers de nobles fréquentent ainsi la résidence du Roi, celle-ci étant éloignée de Paris et offrant une villégiature de choix aux courtisans et aux ambitieux. **Le pouvoir royal se met en scène**, du Petit Lever à la cérémonie du Coucher, créant ainsi autour du monarque tout un décorum, propice aux arts, aux déguisements, aux séductions et aux manœuvres politiques.

Le règne de Louis XIV est traversé par des **guerres** (33 ans sur l'ensemble du règne). Le Roi fait de l'expansion territoriale une priorité. Il encourage la formation militaire et considère que le rayonnement de la France passe par les victoires sur les champs de bataille. Ainsi les conflits l'opposent successivement aux Pays-Bas, à l'Angleterre, à l'Espagne. Il affronte la Ligue d'Augsbourg, coalition de royaumes ennemis, emmenée entre autres par Guillaume d'Orange.

La révocation de l'Édit de Nantes

La Bruyère est un **auteur chrétien** qui évolue dans une période troublée sur le plan religieux. En effet, depuis la Réforme, le statut des protestants est très controversé dans le Royaume de France. Cherchant à affirmer son autorité et à garantir l'unité des provinces, Louis XIV annule l'édit de Nantes, qu'avait promulgué son aïeul Henri IV en 1598. Près d'un siècle plus tard, l'édit de Fontainebleau de 1685 interdit le culte protestant partout en France. La destruction des temples et les injonctions à la conversion entraînent un exil massif de protestants vers des royaumes frontaliers.

Le parti dévot et les cabales

Les jésuites exercent une grande influence à la Cour, et parmi eux un groupe que l'on surnomme les « dévots ». Ils ont à cœur de rétablir un ordre moral dans le Royaume et de lutter contre toute atteinte aux bonnes mœurs. La **Compagnie du Saint-Sacrement**, fondée en 1627, constitue le noyau de ce parti dévot, critique et intransigeant. C'est ce groupe qui conduit la cabale contre Molière pour *l'École des femmes* en 1662, ou celle contre le *Tartuffe* dès 1664.

Le libertinage : un mouvement littéraire réprimé

En résistance au conformisme moral et religieux de l'époque, s'insurgent quelques élites. Ces dernières développent un goût pour la provocation et l'affirmation d'une liberté outrageuse dans leurs écrits. On peut penser à **Gassendi**, à **Cyrano de Bergerac**, à **Théophile de Viau**. S'exposant à la censure, ces auteurs revendiquent leur scepticisme et parfois même leur athéisme. C'est entre autres pour lutter contre le vide moral dans lequel se complaisent parfois les libertins que l'œuvre de La Bruyère se construit comme un manifeste et un guide de mœurs.

La littérature du XVII^e : entre baroque et classicisme

La littérature du Grand Siècle oppose deux grands courants, aux enjeux quasiment antagonistes.

Le baroque se caractérise par **une esthétique du paraître**. Les auteurs, et plus généralement les artistes baroques, cherchent à éblouir le lecteur, spectateur ou auditeur, par l'agencement virtuose d'éléments trompeurs, d'objets artificiels, d'**illusions** et de fantaisies. L'enjeu est de capter l'attention par l'excès, par l'extraordinaire, par l'instabilité des formes. Les raffinements du style développent une vision contrastée de la réalité : les choses qui nous apparaissent ne sont pas toujours réellement celles qu'elles sont. **L'illusion comique de Corneille** est un parfait exemple de la mise en œuvre de l'esthétique baroque : chacun joue un rôle ambigu et semble porter un masque. L'idée en filigrane est celle d'une société mensongère qui joue une comédie dont l'homme vertueux est parfois la dupe.

Le classicisme est, au contraire, un mouvement de la **mesure**. L'enjeu est, tout à l'inverse, d'instaurer dans les œuvres une parfaite harmonie, de charmer par la **rigueur** des ouvrages, par la vraisemblance des caractères. Les auteurs et artistes classiques s'emparent des écrits des **Anciens** (ceux de l'Antiquité grecque et latine) pour les imiter et les donner humblement à lire, à voir, à entendre, aux goûts du siècle. L'enjeu est d'offrir des modèles de vertu, capables d'inspirer l'homme en **quête de perfection morale**. Les pièces de **Racine** offrent l'exemple parfait de cette visée, pour laquelle on oppose aux passions destructrices la raison honorable et la maîtrise de soi. Ce souci de la rigueur et de la fidélité aux textes antiques est un des enjeux fondamentaux des *Caractères*.

La Querelle des Anciens et des Modernes

Dans le dernier tiers du siècle, un débat agite la scène littéraire française. Les érudits se disputent pour savoir si les Anciens, à savoir les auteurs de la civilisation gréco-latine, sont indépassables ou si les Modernes, auteurs du siècle, peuvent prétendre créer des œuvres originales à la hauteur des ancêtres de la culture occidentale. D'un côté, le parti des Anciens affirme que la matière des œuvres nouvelles doit puiser à la source du génie des maîtres antiques et **imiter** au mieux les structures dont les artistes du xvii^e siècle ont hérité. De l'autre, le parti des Modernes soutient que **l'inspiration** peut venir des croyances, des coutumes et des récits des temps récents (littératures médiévale, humaniste ou folklorique).

Charles Perrault tient en 1687 un discours en vers à l'Académie française, intitulé « Le Siècle de Louis le Grand », dans lequel il défend l'idée d'un **progrès en art** et va même jusqu'à dire que le siècle de Louis XIV surpasse celui de l'empereur Auguste. Cette querelle se crispe autour de différents événements, comme la traduction polémique des épopées d'Homère. Les Modernes sont favorables à une adaptation du texte tandis que les Anciens ne jurent que par une fidélité littérale aux chants de l'aède.

Ce sont les Anciens qui sortiront vainqueurs de cette dispute, victoire qui aura un impact très fort sur le xviii^e siècle, pris entre la tentation d'offrir une littérature neuve et actuelle et le respect inconditionnel des cadres et des figures antiques.

Parmi les Modernes, on peut citer Perrault, Fontenelle et Saint-Evremond. Parmi les Anciens, on compte Boileau, La Fontaine et La Bruyère.

* L'auteur dans son temps

Qui est Jean de La Bruyère ?

Jean de La Bruyère naît à Paris en août 1645. Il grandit dans une famille de petite bourgeoisie dont on ne sait quasiment rien. Il apprend le grec, l'allemand et le latin avant d'entamer des **études de droit**. Il obtient le statut d'avocat au Parlement de Paris mais ne semble pas avoir plaidé. Il acquiert une charge de trésorier général des finances en 1673 et se consacre principalement à la lecture.

En 1684, débute son ascension sociale. Il devient **le précepteur du Duc de Bourbon**, petit-fils du Grand Condé, grâce à la recommandation de Bossuet. Il pénètre une société de puissants au château de Chantilly, ou à l'Hôtel des Condé à Paris, et aiguise son regard critique, observant les mœurs des nobles. Il cesse d'enseigner au jeune Duc en 1687 et reste secrétaire et bibliothécaire des Condé. Il est introduit à la **Cour de Versailles** où il peut puiser la matière des portraits et des remarques qui alimenteront ses *Caractères*, de 1688 à sa mort.

Dès la première édition de son livre, le succès est immédiat. Il bénéficie de relations solides à la Cour, parmi lesquels des dévots, des gentilshommes et des auteurs en vogue. **Élu à l'Académie française** en 1693, il meurt d'une attaque d'apoplexie en 1696.

L'entourage de l'auteur : le Petit Concile

Le célèbre **Bossuet**, évêque de Meaux, penseur jésuite et grand prédicateur, précepteur du Dauphin, connu pour ses sermons et ses oraisons funèbres, et membre de l'Académie française dès 1671, réunit autour de lui des **intellectuels chrétiens** pour y commenter la Bible et discuter de grandes questions littéraires et philosophiques de son temps. Ce groupe, surnommé « le Petit Concile » (le terme fait référence aux Conciles de la chrétienté qui sont des assemblées d'évêques et théologiens statuant sur les questions de discipline, de culte et de doctrine), accueille entre autres **Fénelon, Fleury et La Bruyère**. On y traduit des textes, on y parle de sciences et des affaires de la Cour. De nombreuses réflexions de La Bruyère ont pu naître dans ce salon avant de figurer dans son œuvre.

Les moralistes : une tradition française

Dans la continuité des humanistes chrétiens du **xvi^e** siècle, les moralistes du Grand Siècle énoncent les vérités universelles qui permettent de mieux comprendre l'homme et d'en guider la conduite en société. Empruntant différentes formes, la littérature morale s'oriente vers **une esthétique de la brièveté**. L'enjeu, pour les moralistes, est de dire en peu de mots et de la façon la plus claire et précise, la leçon à méditer. C'est au lecteur qu'il convient d'épaissir la formule par sa propre réflexion et ses illustrations. L'auteur livre un condensé de sa pensée qui trouve application en de nombreuses occasions et divers contextes. Parmi les formes courtes célèbres, on a la **maxime**, inspirée de la forme antique, qui est une sentence, une pensée générale ramassée en une phrase ou deux. Les *Maximes et sentences morales* de **La Rochefoucauld** en sont l'exemple le plus illustre. La « **fable** » ou le « **caractère** » sont d'autres formes brèves qu'utilisent les moralistes. La « réflexion » et le « conte » sont des formes longues qui permettent un développement plus approfondi.

Le principe consiste à offrir un **divertissement mondain** – c'est-à-dire honorant les codes et l'étiquette de l'aristocratie – au sein duquel les paroles de sagesse se fraient un chemin. Selon le modèle du « **plaire et instruire** », les moralistes charment par la forme pour mieux communiquer le fond.

* **L'œuvre dans la production littéraire de l'auteur / réception et postérité de l'œuvre**

Les Caractères: l'œuvre d'une vie

On peut dire de La Bruyère qu'il est l'homme d'un seul livre. Il a quarante-trois ans quand la première édition des *Caractères* paraît. L'œuvre est **remaniée et augmentée** tout au long des années qui suivent et donne même lieu à une neuvième et ultime édition posthume. Aux 420 premières remarques de 1688 s'ajoutent progressivement des centaines d'autres, pour arriver aux 1120 qui constituent l'œuvre complète. Le procédé d'enrichissement d'une œuvre unique est commun chez les philosophes et les moralistes : qu'on pense aux *Essais* de Montaigne, aux *Pensées* de Pascal, aux *Fables* de La Fontaine ou aux *Maximes* de La Rochefoucauld. La révision, la correction et l'enrichissement des fragments sont des pratiques anciennes qui trouvent leur origine dans l'Antiquité.

Fidèle justement au parti des Anciens, La Bruyère inscrit son texte dans un travail d'imitation des maîtres antiques. Ses *Caractères* seraient une méditation, une continuation et une adaptation des **Caractères de Théophraste** (un élève d'Aristote qui a vécu entre 371 et 288 avant J.-C.). Sa traduction du texte du penseur grec figure d'ailleurs en préambule de son ouvrage, comme pour en légitimer l'entreprise, le titre complet des premières éditions étant : *Les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*. Il s'éloigne en réalité du modèle par le style et par la **variété des formes** : remarques, portraits, blâmes, éloges, satires...

En 1693, La Bruyère prononce son discours de réception à l'Académie française. Peu avant sa mort, en 1696, il se lance dans l'écriture de *Dialogues sur le quiétisme*, un ouvrage au cœur d'une polémique sur le courant mystique chrétien du même nom.

La Bruyère : un précurseur des Lumières ?

La Bruyère exerce une influence considérable sur les auteurs de la fin du règne de Louis XIV. En adoptant une posture d'observateur des vices et vertus des courtisans, il ouvre la voie à une **littérature critique**, tout en nuances et soucieuse de **révéler la vérité derrière les apparences**. Aussi les *Mémoires* de Saint-Simon viennent-elles désacraliser le pouvoir royal, et Fénelon fait-il la satire du luxe de la Cour à travers *Les Aventures de Télémaque*.

Ce sont les Lumières qui paraissent être les premiers héritiers de la somme littéraire des *Caractères*. **Montesquieu**, en rédigeant les *Lettres persanes* (1721), retrouve l'aspect ludique des portraits de La Bruyère, et adopte la même méthode du regard oblique : Usbek et Rica sont spectateurs anonymes des mœurs de la Cour de France, qu'ils commentent avec le plus d'objectivité possible. **Voltaire**, quant à lui, critique, dans *l'Ingénu* (1767), les dérives du pouvoir religieux et l'influence des intrigants au sein du Royaume de France. Enfin, les théâtres de **Marivaux** et de **Beaumarchais** semblent également faire écho aux *Caractères* par l'accent mis sur les faux-semblants et les jeux de pouvoir dans les mœurs les plus anodines.

Trois siècles plus tard, sur les écrans de cinéma

Cette volonté de mettre en lumière les caractères les plus sournois et les manœuvres les plus habiles des courtisans et des hauts bourgeois se retrouve chez des cinéastes du xx^e siècle.

Éric Rohmer tente une adaptation de l'œuvre de La Bruyère dans un moyen-métrage en 1965. Des comédiens jouent quelques portraits des *Caractères* sur une voix off qui lit le texte et parfois le commente. Cette citation du début du film illustre bien le lien entre l'auteur et le cinéaste :

« L'écriture de La Bruyère et la narration cinématographique ont en commun leur objectivité. L'auteur des *Caractères* aborde l'homme de l'extérieur. »

En 1972, le film de **Luis Buñuel** intitulé *Le Charme discret de la bourgeoisie* prolonge ce sens de la dérision dans les portraits et les situations peintes. Les personnages sont prisonniers de leurs apparences et des codes mondains, au point qu'ils sont même projetés, dans une des séquences les plus fortes du film, sur une scène de théâtre afin d'y jouer leur propre rôle.